

LE GRAND BATAILLE

■ Entretien avec PHILIPPE SOLLERS
réalisé par ALEXANDRE MARE ■

REVUE DES DEUX MONDES – *Comment êtes-vous arrivé à Georges Bataille ?*

PHILIPPE SOLLERS – Je suis à Bordeaux, je dois avoir 17 ou 18 ans, et j'entre chez un vieux libraire au magasin très en désordre. Je fouille et j'aperçois un livre, posé pratiquement par terre comme si l'on voulait s'en débarrasser. Je regarde la couverture, il s'agit de *l'Expérience intérieure* de Georges Bataille. Le nom de l'auteur ne m'est pas inconnu car je suis à l'époque très attentif à tout ce qui s'est passé dans le mouvement surréaliste – et je continue d'ailleurs à l'être une fois à Paris, vers 1957, en consultant dossiers et revues surréalistes à la bibliothèque de l'Arsenal. Je commence donc ce livre, qui me passionne immédiatement, d'autant que je termine la lecture intensive de Proust et que je trouve dans *l'Expérience intérieure* une digression étourdissante sur la poésie de l'auteur de la *Recherche*. À partir de ce moment, je vais lire tout ce qu'a publié Bataille.

Deuxième séquence : je tombe sur le livre qu'il a écrit sur Lascaux, qui me jette alors dans un état extatique, et je décide immédiatement de me rendre là-bas. Il n'y a personne, c'est ouvert – on

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Le grand Bataille

pouvait alors y entrer sans protocole. Voilà sans doute une des émotions les plus violentes que j'ai jamais éprouvées. Ce n'est pas seulement un choc visuel dû à l'éblouissement des peintures, c'est un choc sonore que je réentends encore. En effet, comme cela a été démontré il y a quelques années, les parois peintes des labyrinthes préhistoriques correspondent aux endroits où la réfraction du son est à son maximum, ce qui nous met directement en contact avec ce qu'aurait pu être une cérémonie mêlant son et image. Bataille raconte Lascaux admirablement. Il faut voir ces photographies où il est dans la grotte, le visage levé vers ces peintures...

REVUE DES DEUX MONDES – *Les chevaux en cavalcade de la grotte apparaissent à plusieurs reprises, notamment dans le début de l'un de vos derniers romans, Trésor d'amour.*

PHILIPPE SOLLERS – Oui, bien sûr, c'est très présent. Un rappel incessant, je ne peux pas faire autrement. La famille de mon grand-père maternel est originaire de la région, en somme cette préhistoire correspond à ma propre préhistoire...

REVUE DES DEUX MONDES – *Bataille fait paraître presque simultanément deux textes majeurs sur l'art, le premier sur la grotte de Lascaux et la naissance de l'art et un second sur Manet. Lisez-vous ces deux textes au même moment ?*

PHILIPPE SOLLERS – Nous sommes, je crois en 1955, et bien sûr ma lecture du livre sur Lascaux est suivie presque immédiatement de la lecture du *Manet*. Un choc là aussi. Comment est-il possible que l'on puisse ouvrir une temporalité aussi vaste, de Lascaux à Manet ? Fulgurant. Quel coup de poker dans le temps ! Voilà ce qui m'interpelle : la question du temps. De là, après la peinture, je vais à ses romans érotiques. D'abord la lecture de *Madame Edwarda*, puis celle d'*Histoire de l'œil*. N'oubliez pas qu'il a fallu des années et des années pour que soient sanctifiés en « Bibliothèque de la Pléiade » – quarante ans après sa mort – les romans de Bataille... Les romans de Bataille, voilà un très vaste continent, méconnu. Inconnu. *Ma mère*, lu dans la foulée, me semble l'un des plus étonnants – l'incestuosité ravageante... Et je ne parle même pas du récit, qui a mis très longtemps à être publié, chef-d'œuvre admirable, *le Bleu du ciel*, où la figure de Simone Weil, durant la révolution espagnole, capte

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Le grand Bataille

immédiatement l'attention. Il faut dire que la révolution espagnole est pour moi une référence forte – d'où mon amitié avec Claude Simon qui, à 22 ans, faisait du trafic d'armes en Catalogne.

REVUE DES DEUX MONDES – *Il est clair que chez Bataille l'écriture témoigne d'une conscience de la réalité historico-politique...*

PHILIPPE SOLLERS – Bien sûr, et il est clair aussi que *le Bleu du ciel* est d'autant plus admirable que cette lucidité voit l'arrivée de jeunes hitlériens fanatisés avant que tout cela ne devienne un carnage général... Il y a chez Bataille une écriture incessante, une mise en situation. Effectivement il faut regarder les dates. *Le Bleu du ciel* : juste avant qu'éclate la catastrophe pressentie. Sans oublier *le Coupable*, écrit pendant la guerre. Tout cela vécu d'une autre façon que ce qui va incessamment arriver. Distance radicale. Énorme.

Je pense aussi à cette réflexion de Bataille au moment de l'anti-gaullisme frénétique de Breton et de Blanchot : « Pour un général catholique, je trouve qu'il n'est pas si mal. » Stupéfiant dans le contexte politique de l'époque.

REVUE DES DEUX MONDES – *Dans le numéro d'hommage de Critique à Georges Bataille, vous lui empruntez une citation : « Je dirais volontiers que ce dont je suis le plus fier, c'est d'avoir brouillé les cartes, c'est-à-dire d'avoir associé la façon de rire la plus turbulente et la plus choquante, scandaleuse, avec l'esprit religieux le plus profond. » Que faut-il entendre par « brouiller les cartes » ?*

PHILIPPE SOLLERS – Brouiller les cartes, c'est-à-dire rebattre complètement toutes les cartes de telle façon qu'aucune pensée philosophique mise au défi d'exister (il faut relire le prélude de *Madame Edwarda* sur fond de Hegel) ne puisse se reprendre en système.

Soyons clair. La pensée de Hegel dans Bataille est du plus grand intérêt. Aucun philosophe, aucun intellectuel prétendant penser n'échappe à ce défi, à ce que j'appelle dans le numéro d'hommage de *Critique* « De grandes irrégularités de langage ». Voici la citation que je mets à la fin de ce texte – je parle d'une pensée qui atteint un point inaccessible mais le touche néanmoins : « une pensée soulevée sur elle-même, consumée, comme en holocauste : "Le seul élément qui relit l'existence au reste est la mort : qui conçoit

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Le grand Bataille

la mort cesse d'appartenir à une chambre, à des proches, il se rend aux libres jeux du ciel" ». Sur le même modèle que ce qu'il a fait sur Nietzsche, *Memorandum*, il y a un livre à faire avec les citations de Bataille, toutes plus belles et dérangeantes les unes que les autres. On trouve d'ailleurs, chez Bataille, une foi en Nietzsche jamais démentie. J'ai moi-même été, et reste, un lecteur bouleversé par Nietzsche, et c'est chez Bataille que j'en ai trouvé une reprise, une orchestration incessante. Bien sûr je n'oublie pas, essentiel, le *Nietzsche* de Heidegger, que personne n'a d'ailleurs vraiment lu.

REVUE DES DEUX MONDES – *Dans une conférence que vous donnez en 1971, à Orléans, vous placez en exergue de votre intervention une citation de Bataille, écrite, je crois, en 1943 : « Je ne m'oppose pas moins que Hegel au mysticisme poétique. L'esthétique, la littérature (la malhonnêteté littéraire) me dépriment. Je souffre du souci d'individualité et de la mise en scène (à laquelle il m'arrive de me livrer). Je me détourne de l'esprit vague, idéaliste, élevé, allant à l'encontre du terre à terre des vérités humiliantes »...*

PHILIPPE SOLLERS – Vous voyez qu'on est bien au-delà des soucis littéraires. Vous auriez dit à Bataille, « c'est bien, votre littérature », il n'aurait pas démenti, mais le contact aurait été rompu. Le silence se serait interrompu si vous préférez... C'est très rare d'avoir l'impression qu'un silence puisse être tout à fait parlant. Très rare. Quand je vous dis que ce personnage a une aura sacrée, je parle évidemment d'une présence qui inclut une absence considérable, c'est-à-dire un silence. Rien n'était plus palpable que le silence de Georges Bataille. Pendant que je le regardais se taire, ou plutôt que je l'écoutais se taire, toute la série de ses livres défilait dans la pièce.

REVUE DES DEUX MONDES – *À quel moment vous rencontrez-vous ?*

PHILIPPE SOLLERS – Il venait quelque fois l'après-midi dans le petit bureau de *Tel quel*, la revue que j'avais créée aux Éditions du Seuil. Il s'asseyait dans un coin... Dans le numéro 10 de la revue, juste après le décès de Bataille, nous avons publié les *Conférences sur le non-savoir* qu'il nous avait confiées. C'est vous dire la solitude extrême dans laquelle Bataille se trouvait à cette époque, pour venir dans un bureau, discuter avec des jeunes gens de 23 ou 24 ans... La rencontre la plus étonnante est celle avec André Breton au café du Pré-aux-

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Le grand Bataille

Clercs. Georges Bataille parlait peu et certainement pas pour ne rien dire. Il s'exprimait d'une voix très douce, ecclésiastique, et prononçait des choses du genre : « Au lycée, quand j'étais jeune, on m'appelait la brute »... Il y avait aussi cette phrase étonnante dite avec détachement et ironie, tout cela entouré d'un silence profond : « Il est certain que l'on ne peut pas aller plus loin dans la sagesse que Blanchot. » Certes ! Or ce n'était pas de sagesse dont il était question, pas du tout ! À ce propos, il est tout de même étonnant que la correspondance de Bataille, éditée par Michel Surya, comporte les lettres de Blanchot à Bataille et pas celles de Bataille à Blanchot... Il faut absolument prendre ses distances sur le recouvrement qu'effectue Blanchot avec Bataille. D'abord, quand Blanchot se mêle d'écrire une fiction, c'est, à mon avis, lourd, peu lisible. Surtout, cela n'a rien à voir avec l'extraordinaire effervescence de Bataille. Blanchot verrouille cela et j'en veux pour preuve l'anecdote où Bataille dit à Blanchot : « Je vais peut-être faire une suite à *Madame Edwarda*. » Et Blanchot de lui répliquer instantanément : « Surtout n'y touchez pas ! » Comme si c'était dangereux... L'érotisme de Blanchot me paraît spectral...

REVUE DES DEUX MONDES – *On ignorait qu'il puisse y en avoir un !*
PHILIPPE SOLLERS – Détrompez-vous, il y en a un... [rire].

REVUE DES DEUX MONDES – *Pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure, on a du mal à imaginer que Bataille puisse être si seul, que son entourage soit au fil des années plus distant. Avez-vous pu constater cela en d'autres occasions ?*

PHILIPPE SOLLERS – Derrida venant dîner cher moi, venait de rencontrer Blanchot, ce dernier lui racontant que Sylvia Bataille-Lacan avait brûlé toutes les lettres de Bataille. Vous vous rappelez le bruit qu'a fait Gide devant la disparition de sa correspondance amoureuse avec sa femme ! Là, ça n'avait pas l'air de le surprendre. J'étais ahuri. Ahuri de la même façon lors d'un dîner avec Laurence Bataille, sa fille, durant lequel je lui fais part de toute l'admiration que j'ai pour son père. Elle me dit : « Tout de même, lorsqu'on écrit on devrait faire attention à sa progéniture... » Progéniture... Oh ! ce mot a éclaté ! Si j'avais dû, moi, me préoccuper de la réaction de mes proches dans ma vie assez tumultueuse, lorsque j'écrivais *Femmes* ou autre chose, je n'aurais jamais rien écrit !

Un autre exemple ? Lacan, dans ses *Écrits*, fait une référence à *Madame Edwarda* de manière très désinvolte et, curieusement, oublie son nom dans l'index... Je vous raconte cela pour vous peindre ce que j'ai effectivement appelé dans *les Temps modernes* en 1998, la solitude de Bataille. Un jour, je m'en souviens très bien, Bataille me dit : « Je vais chez Gallimard. » Il y a en effet un cocktail dans le jardin, il fait très beau, et il me demande de l'accompagner. Nous allons chez Gallimard. Il y a beaucoup de monde, et là je m'aperçois que Georges Bataille est évité par tout le monde. Comme le raconte Freud après la publication de ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* : « Quand je sortais j'avais l'impression d'être recouvert de peinture fraîche. » Voilà la solitude de Bataille.

Hystéries

REVUE DES DEUX MONDES – *Quel est son rapport avec les femmes ? Il y a chez Bataille de nombreux personnages féminins...*

PHILIPPE SOLLERS – Nous sommes au Flore avec Diane, sa seconde épouse, et Bataille me fait des compliments sur *Une curieuse solitude*, Diane également. Celle-ci me laisse entendre que la jeunesse a bien des qualités... sous-entendu sexuel évident qui me paraît d'une grande incongruité... n'oubliez pas que dans ma jeunesse j'ai beaucoup vécu ce qu'on appelle, comme dirait Casanova, « le suffrage à vue » [rire]. C'était dangereux et très trompeur, parce que je cachais ainsi un esprit extrêmement corrosif que j'espère avoir gardé intact malgré quelques acrobaties.

Dans le même ordre d'esprit, un jour, je vais voir Lacan et je lui apporte un texte – certainement *le Toit*, repris dans *l'Écriture et l'expérience des limites*. Sylvia ouvre la porte : « Je viens remettre à Lacan un texte sur Bataille », Sylvia : « Ah bon, vous vous intéressez à Georges ? » Tout à coup, Bataille ne s'appelait plus que « Georges ».

Autre anecdote : on est dans un salon, Lacan est assis par terre, il veut se lever, il trébuche. Je le retiens pour qu'il ne tombe pas. « Mais laissez-le, laissez-le, il est grand maintenant », me dit Sylvia. Bon.

Voilà le problème de l'esprit de vengeance lié au ressentiment, lié à la différence sexuelle explorée par Bataille. Lié à ce qu'il faut appeler par son nom, l'hystérie, dont vous avez l'explosion pro-

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Le grand Bataille

digieuse dans, par exemple, *Madame Edwarda*, ou lors de l'épisode avec Dirty dans *le Bleu du ciel*. Sur ce terrain, comme apport de connaissances en situation à travers les personnages féminins, l'expérimentation de Bataille est considérable. Il n'y a qu'à faire le compte du nombre de personnages féminins dans son œuvre. Le tabou, la censure, la réprobation est là. Ce sont ces questions de corps en situation qui me paraissent l'enjeu dans ce qu'on appelle encore – à tort – la littérature. Ce sont donc des possibilités de penser que la philosophie ne peut envisager.

REVUE DES DEUX MONDES – *Vous faites souvent un parallèle entre Artaud et Bataille...*

PHILIPPE SOLLERS – Après la mort de Bataille, *Tel quel* a organisé un colloque à Cerisy-la-Salle, intitulé « Artaud-Bataille, vers une révolution culturelle ». Celui-ci reste fameux par les perturbations qu'il a apportées. Nous sommes, je crois, en 1972 et c'était éblouissant de malentendus. Denis Hollier, à cette occasion, y a d'ailleurs fait une remarquable intervention... Seulement, douze volumes d'œuvres complètes, au final c'est un étouffoir, à l'instar des vingt-six volumes d'Artaud. Artaud-Bataille ? Oui bien sûr, si vous avez l'oreille vous savez que c'est écrit d'une façon fulgurante. Évidemment nous avons échoué... [rire] Vous pensez bien, la Révolution culturelle... C'était un échec prévisible... Il y a malgré tout des échecs qui sont mieux que des réussites... Ce fut un échec très réussi !

REVUE DES DEUX MONDES – *Positionner Artaud et Bataille sur un même plan, c'était en quelque sorte faire front contre Breton...*

PHILIPPE SOLLERS – Et contre Sartre. J'ai modulé cela par la suite, parce qu'il ne faut pas exagérer contre Breton, qui reste quelqu'un de très important. Il faut relire *la Clé des champs*, un de ses meilleurs livres. Il y a eu quelques exagérations à l'époque, c'est vrai. Je n'ai pas oublié qu'à la sortie d'*Une curieuse solitude*, Breton m'a écrit aussitôt : « Vous avez le redoutable parrainage de Mauriac et d'Aragon, mais j'ai porté votre livre à Péret »... Je suis d'ailleurs allé voir Breton rue Fontaine. Il était très ouvert, attentif, généreux.

On a tout dit sur l'affrontement, ou le prétendu affrontement, entre Breton et Bataille. Or je peux témoigner que Breton a tendu, au sens propre, la main à Bataille. Bataille qui, soit dit en passant,

DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Le grand Bataille

se fichait complètement des bousculades de son passé. Il était loin de tout ça. Nous sommes donc au café avec Bataille, Breton entre : « N'est-ce pas Georges Bataille qui est là ? », me demande-t-il. Breton vient serrer la main de Bataille et lui dit qu'ils devraient se revoir. Moment incroyable ! Il ne faut pas oublier les insultes considérables, surtout de la part de Breton, notamment dans le *Second manifeste du surréalisme*. Breton avait depuis évolué et attendait beaucoup de Bataille. Ils prennent alors rendez-vous... Bataille est mort trois semaines après cette rencontre fortuite, mais, pour moi, de la plus grande importance.

REVUE DES DEUX MONDES – *La solitude, le silence, l'aspect ecclésiastique de Bataille, y a-t-il pour vous comme une forme de mysticisme ? C'est d'ailleurs quelque chose que l'on entend souvent à propos de Bataille...*

PHILIPPE SOLLERS – À l'époque, je lisais les mystiques, surtout Eckhart, que je lis toujours. Mais jamais je n'avais lu de mystique se mêlant à une dépense érotique crue. Autrement dit, la dépense (que vous trouverez dans *la Part maudite*) chez Bataille, c'est cette capacité à mener les expériences limites les plus impressionnantes (songez à l'arrivée au bordel dans *Madame Edwarda...*) et en même temps à rationaliser ces expériences de telle façon qu'elles puissent passer dans des propositions logiques.

C'est cela, le grand Bataille. Ce qui est tout à fait insolite. Sans autre exemple dans ce que j'appellerai le clergé intellectuel. Alors, bien sûr, on peut faire plein de thèses universitaires sur Bataille. Mais non, Bataille n'est toujours pas admis, il est à ce point de scandale : ce corps-là a vécu à la fois des extrêmes et la rationalisation de ces extrêmes. Bataille a pour moi une présence que je n'hésite pas à qualifier de sacrée. Je vais être plus clair. La seule présence qui m'ait donné immédiatement la sensation vivante d'un corps habité par le sacré, c'est celle de Georges Bataille.

REVUE DES DEUX MONDES – *Entre le début des années soixante – disons depuis le début de Tel quel – et aujourd'hui, le regard sur l'œuvre de Bataille a-t-il évolué ?*

PHILIPPE SOLLERS – Oui, certainement. Mais il faudrait surtout qu'il y ait un regard pour qu'il devienne différent. Ou plutôt, il aurait fallu qu'il y ait un regard plutôt qu'un déni... S'il y avait une pleine appro-

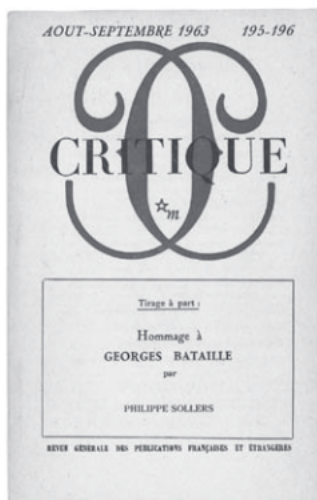
DANS L'ŒIL DE GEORGES BATAILLE

ENTRETIEN

Le grand Bataille

bation de Bataille, je l'aurais su. À part moi, je n'en connais pas. Il est certain que la pratique de la joie devant la mort n'est pas évidente... Cependant on peut éventuellement proposer une vue plus large de cette histoire. Ne pas rester dans quelque chose qui ressemble à une fatalité, à une malédiction – qui était encore une qualité suprême plutôt que la bassesse dans laquelle nous sommes tombés.

Dans un second temps, on pourrait critiquer une forme d'indifférence actuelle. Pour ma part, je ne me contente pas de Bataille, cependant il est, à coup sûr, le vivant qui m'aura donné le plus nettement la perception de l'intraitable. Sous une forme, encore une fois, très détachée, non revendicative. Ce qui ne veut pas dire du tout relâchement, bien au contraire. À cause de cette extraordinaire maîtrise de détachement, auquel il s'est livré sans arrêt. Ça lui a donné quelque chose d'un peu chinois ! Il faut essayer de comprendre ce qui se passe quand les gens évitent de savoir. Qu'est-ce qu'ils ne veulent pas savoir ? C'est cela qui est intéressant. Il faut revoir tout cela. C'est une œuvre considérable dont on n'arrive pas encore à prendre toute la mesure, et je ne crois pas que cela a été fait. Vous voulez découvrir un auteur ? Très bien, prenez Bataille.



■ Philippe Sollers est écrivain et éditeur. Son dernier roman, *l'Éclaircie*, est publié chez Gallimard.